Ami du Clergé du 28 octobre 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XLI. *24e Dimanche après la Pentecôte* (Fête du Christ-Roi) : Apôtres et soldats du Christ, Roi de l'univers, 305.

Fête de la Toussaint. — II. Fête de la sainteté, 306.

Pour le jour des Morts. — Les souffrances du Purgatoire, 308.

Entretiens sur l'Action Catholique. — XXX. L'Action catholique et l'enfance écolière, 309.

Plans d'instructions sur le Credo. — XXVI. « Le troisième jour, est ressuscité des morts », 311.

DOMINICALES LITURGIQUES

XLI

24e Dimanche après la Pentecôte

(Fête de N.-S. Jésus-Christ Roi)

APÔTRES ET SOLDATS DU CHRIST, ROI DE L'UNIVERS

Mes frères,

Votre paroissien vous est familier — heureusement ! — et vous a appris que le dernier dimanche d'octobre est, depuis 1926, consacré à fêter la Royauté de N.-S. Jésus-Christ. Si vous n'aviez consulté que le calendrier, superbement illustré, qui est affiché à l'entrée de nombre de nos églises, vous y auriez lu aujourd'hui le nom de Ste Lucile... de même que le Vendredi Saint disparaissait devant une quelconque Ste Lydie,... etc. Vous avez pu remarquer d'autres exemples d'une inattention fâcheuse ou d'une laïcisation inconsciente qui n'épargne pas même les Œuvres catholiques : tel calendrier destiné à la Jeunesse chrétienne où l'on découvre difficilement une allusion discrète à la vie chrétienne, tel journal d'une Œuvre catholique importante qui, à la veille de Noël, se consacrait exclusivement à l' « enfant », à la fête de l'enfant, sans accorder la moindre attention à l'Enfant-Jésus. Si le mal du laïcisme naturaliste s'infiltre ainsi jusque là c'est une raison sérieuse de méditer les titres du Christ-Roi à rassembler le monde entier autour de son étendard, et de renouveler votre résolution de travailler résolument et efficacement pour lui.

I. — *Jésus a droit, en toutes choses, à la première place*

1° *Le Christ est Roi, par la naissance.* L'admirable office du Christ-Roi est un hymne triomphal à Jésus, *Roi de l'univers.* Chacune des parties de la messe est un splendide sujet de méditation. Mais l'Epître et la Préface inspireront ce matin nos réflexions.

Jésus-Christ est Roi, vous dit S. Paul (Col., I, 15-18). « Il est l'image du Dieu invisible, né avant toute créature (dans le sein de Dieu). C'est en lui que toutes choses ont été créées, célestes et terrestres, visibles et invisibles. Tout a été créé par lui et en lui. Il est, lui, avant toutes choss, et toutes choses subsistent en lui. »

Fils unique et éternel de Dieu, tout l'univers raconte sa puissance. Comment expliquer l'aveuglement d'hommes qui vous déclarent : « Dieu, je ne l'ai jamais vu ! » sinon par ce fait qu'ils n'ont pas réfléchi un seul instant ?

2° *Le Christ est Roi, par la conquête.* « C'est par son Sang que nous avons la rédemption, la rémission de nos péchés. C'est ainsi qu'il nous a délivrés de la puissance des ténèbres pour nous introduire dans son Royaume. Dieu a voulu réconcilier par lui toutes choses avec lui-même, celles qui sont sur la terre et celles qui sont dans les cieux, *en faisant la paix par le sang de sa croix » (ibid.).*

Sauveur de l'humanité rachetée il est la tête du corps de l'Eglise, lui qui est le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne la première place...

Roi de l'humanité, le Fils de Dieu est salué par l'Eglise comme « Roi des rois et Seigneur des seigneurs » (Apoc., XIX, 16) « digne de recevoir la puissance, la sagesse, la force et l'honneur. »

Et la liturgie, particulièrement celle de la messe, nous rassemble autour du Christ. Il est notre « frère aîné » ; par adoption divine « nous sommes de sa famille » (Actes, XVII, 28). Et unis à lui, tous : toutes les paroisses, toutes les nations, toute l'Eglise, nous offrons par lui, *au Père, par le Fils, tout honneur et toute gloire.* La prière du canon s'achève, en effet, par une admirable doxologie qui résume toutes les intentions du sacrifice. Nous offrons au Père ce qu'il a de plus cher, son Fils, « en l'unité du Saint-Esprit, et par lui, avec lui, en lui », nous nous offrons nous-mêmes. « A lui la gloire, à lui qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. »

II. — *Le Christ veut remettre au Père l'universel royaume*

Après la Cène, Jésus prononça de mémorables paroles que S. Jean nous a transmises :

« *Père, l'heure est venue. Glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie,* puisque vous lui avez accordé pouvoir sur toute chair, afin qu'à ceux que vous lui avez donnés, il donne la vie éternelle... Père saint, gardez-les... afin qu'ils ne fassent qu'un, comme vous et moi nous ne sommes qu'un. Et je ne prie pas seulement pour eux, mais pour tous ceux qui, par eux, croiront en moi, pour que tous, eux aussi, ils soient un en nous. Père, je veux que là où je vais, ils soient avec moi » (Jo., XVII).

Quelques heures plus tard, il allait mourir, « afin de rassembler en un tous les fils de Dieu qui étaient dispersés », afin « qu'ayant soumis à son empire toutes les créatures (par sa mort victorieuse des puissances du mal), il remît à l'infinie Majesté l'éternel et universel Royaume : royaume de vérité et de vie, royaume de sanctification et de grâce, royaume de justice, d'amour et de paix. » Ainsi il accorde à tous les peuples l'unité et la paix... Ainsi, toutes les familles des Nations, dissociées par la blessure du péché, seront soumises à son très doux empire...

Le saint sacrifice de la messe renouvelant celui de la croix, le Cœur de Jésus nourrit pour les siens et pour la grande famille humaine, bien semblable à celle d'autrefois, les mêmes sentiments d'amour uni-

versel qu'expriment la « prière sacerdotale » et ses bras grands ouverts sur la croix. Un jour viendra où il apparaîtra dans sa gloire, *et regni ejus non erit finis*. Mais, dès maintenant, un lien d'amour et d'unité rassemble les âmes qui vivent en lui, qu'elles soient encore enchaînées dans le corps mortel ou délivrées de ses entraves. C'est le Corps mystique de l'Eglise, dont nous allons célébrer la fête, demain, à la Toussaint, fête du Christ total, de l'unique Eglise militante, souffrante et triomphante, des âmes non encore délivrées de la chair et des âmes libérées.

III. — *Sur la terre comme au ciel*

Dieu a créé tous les êtres par amour, parce que le Bien nécessairement se donne et sa plénitude se répand. Ce n'est pas pour acquérir ni augmenter sa gloire qu'il a fait le monde, mais pour la révéler par les biens qu'il distribue si largement à ses créatures. Il est également le but final du monde. « Par Jésus, avec lui, en lui, tout honneur et toute gloire à vous, Dieu Père tout-puissant ! »

Ah ! si les hommes savaient, s'ils soupçonnaient seulement ce qu'est la plénitude d'amour, les torrents de bonheur que Dieu leur réserve en son ciel éternel !

Qui les leur révélera ? Des apôtres, des saints enflammés de la charité de Dieu, qui commencent par chanter le *Sanctus* près du tabernacle où Dieu réside et qui continuent de le chanter par les rues, dans les maisons, les ateliers, les champs, en priant sans cesse le Père « *pour que son Nom soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite...* »

L'heure est à l'action, à l'action apostolique puisée dans le Cœur de Jésus, seule source de vie, de sainteté et de fécondité surnaturelle.

Vous savez les fruits merveilleux de l'*Histoire d'une âme*. Voici un autre exemple, celui de Charles de Foucauld, passant ses nuits en prière, à genoux, devant le St-Sacrement. Il est seul. Il ne fait aucune conversion. Mais son action est intense sur les âmes, tellement il est uni à son Bien-Aimé. « Même si je souffre, vous, mon Jésus, vous êtes bienheureux. Cela doit me suffire. Ce n'est pas nous que nous aimons, mais vous, de tout notre cœur et par-dessus toute chose. »

Les anges et les saints travaillent à l'œuvre de Dieu sur la terre. « Que la multitude de ces intercesseurs vous fasse répandre sur nous l'abondance désirée de votre miséricorde » supplie l'Eglise. A leur exemple, m. f., et avec leur secours, vous serez les ouvriers ardents, infatigables, du royaume de Dieu, les soldats indéfectibles du Roi jusqu'à la victoire totale, jusqu'à ce que le nombre des élus soit complet.

Oui, je sais bien, il y a les opposants, les rebelles, les satisfaits de leurs lumières (?), les « libre-penseurs », rationalistes et voltairiens. « O Christ, soumettez les cœurs rebelles et rassemblez ceux qui se sont écartés de votre amour. » Munis de l'arme infaillible de la charité, vous serez dans le monde les témoins du Royaume.

C'est ce Royaume qu'il s'agit de leur révéler. Il est bien évident que plus vous serez conquis par le Christ, plus vous deviendrez conquérants pour le Christ-Roi. « Oh ! si tous les prêtres ressemblaient à M. Vincent ! » disait-on en ce temps-là... et en ce temps-ci. Eh bien ! quel était le secret de M. Vincent ? Ecoutez :

« L'action charitable est le véritable caractère de l'amour de Dieu : elle fait ressembler l'homme à son Créateur, lequel est acte très pur, agissant sans cesse *au dedans de soi et au dehors*, à son Sauveur Jésus qu'un excès d'amour a fait descendre du ciel ; en elle, on pratique toutes les vertus ensemble... L'action charitable ! il faut nous y livrer sans craindre d'avancer la fin de notre vie et avec la persuasion que la mort qui nous trouve les armes à la main est la plus glorieuse et la plus désirable. »

La mort n'a même pas arrêté l'action de M. Vincent : aujourd'hui encore, plus de 45.000 de ses fils et de ses filles continuent d' « agir » et une multitude d'autres qui s'inspirent de ses exemples.

Tant d'œuvres sollicitent votre dévouement : apostolat des familles où veut régner le Sacré-Cœur, des écoles, des mouvements de jeunesse, des pauvres, des malades, de la presse qui mène le monde, des catéchismes, l'œuvre par excellence, du secours au clergé, du Secours catholique, des missions, etc... que seul le choix peut vous être une difficulté.

A tous et à toutes, portez *la Bonne Nouvelle*, celle des Béatitudes... et rayonnez vous-même ce bonheur que Jésus est venu apporter sur la terre, le bonheur de ceux qui sont « rois » sur la terre parce qu'ils possèdent l'Amour.

* *

« Je pense souvent, disait le saint Curé d'Ars, que, s'il n'y avait pas de ciel, ce serait un assez grand bonheur d'aimer le bon Dieu en ce monde-ci. »

Voilà la vérité qu'il faut porter au monde. Voilà la Bonne Nouvelle, vécue préalablement dans l'âme des apôtres, qui le convertira.

Voilà le secret : Dieu en vous qui est votre force, votre armure, votre bouclier.

Voilà le motif de confiance, la certitude de l'espérance qui fera de vous les « coadjuteurs » du Christ pour « établir tout en lui », pour que son « Règne arrive » et que la « famille humaine dispersée par le péché soit rassemblée sous son gouvernement d'amour. » Ainsi soit-il.

FETE DE LA TOUSSAINT

II

FÊTE DE LA SAINTETÉ

Mes frères,

La Toussaint ! Fête aimée, chère au cœur, populaire toujours.

Sans doute, est-ce surtout parce que pratiquement nous lui associons le souvenir de nos disparus, de ces morts qui ont été partie de notre vie, avec qui nous continuons de vivre peut-être plus intimement que lorsqu'ils étaient près de nous.

Dès le soir de la Toussaint nous allons fleurir leur tombe. Le lendemain qui est leur jour, mais jour ouvrable, ce pèlerinage ne nous serait plus aussi facile. Et la liturgie de l'Eglise ne nous y invite-t-elle pas qui fait succéder aux Vêpres de la Toussaint, les Vêpres des morts ?

Si nous avons raison de nous abandonner à cette émotion du cœur, nous aurions tort de ne pas la dépasser. Il faut qu'elle soit comme la grâce qui nous dispose à goûter avec plus de ferveur la grandeur et la beauté de la fête de la Toussaint. Il serait regrettable que cette solennité fût tout entière absorbée, au point de disparaître, par l'anticipation de la Commémoration des fidèles trépassés. Nous perdrions le bénéfice des grandes grâces qu'elle porte avec elle.

En effet, dans la suite des fêtes que déroule le calendrier de l'Eglise, la Toussaint occupe une place à part. Dans ce cycle annuel, l'Eglise rappelle et fête tour à tour un des mystères de notre rédemption ou la mémoire d'un saint illustre. Aujourd'hui, comme dans une apothéose finale, elle célèbre en même temps tous les saints et tous les mystères.

La Toussaint est une synthèse : la Fête de la sainteté universelle et de la consommation du salut.

I. — *Fête de la sainteté universelle*

C'est la fête de la sainteté universelle, universelle dans son étendue, dans le temps et dans l'espace.

Quand nous glorifions un saint, si grand soit-il : Pierre, le chef des apôtres ; Thérèse de l'Enfant-Jésus, la sainte de notre temps ; Jeanne d'Arc, notre héroïne nationale, cette évocation ne nous donne qu'une vue fragmentaire de la sainteté et de sa glorification.

Sans doute, il y a une sainte, la T. S. Vierge Marie, sainte entre toutes, et la Reine des saints, qui contient et incarne toute sainteté. Sa sainteté personnelle dépasse, comme disent les docteurs, celle de tous les saints ensemble, et Dieu a été plus glorifié par la seule Bienheureuse Vierge que par tous les élus de tous les temps et de tous les lieux du monde. La sainteté ne s'apprécie pas au poids ni à la mesure, mais à sa qualité, et la sainteté consommée de la T. S. Vierge est d'une qualité supérieure à celle des autres saints, comme un diamant vaut plus qu'une poignée de perles.

Mais en dehors de la T. S. Vierge, les autres saints ne nous donnent à contempler qu'une facette de la pierre précieuse de la sainteté : les apôtres et les docteurs, le zèle et la science ; les martyrs, la force, le courage, la magnanimité dans la foi ; les Vierges, la pureté sans tache et les saintes femmes, la fidélité au devoir d'état.

Et ces vertus mêmes ne sont pas sans ombre. « *Omnis homo mendax ;* tout homme est faillible. » Le regard de Dieu découvre des taches jusque dans ces saints. Les vertus ont éclos à une époque de l'histoire et dans une contrée de la terre, dans des conditions plus ou moins favorables.

De toutes façons, elles peuvent nous paraître et elles paraissent à beaucoup comme des réussites, des exceptions, des prodiges sur le nombre incalculable d'hommes qui ont peuplé jusqu'ici notre planète.

Aujourd'hui, au contraire, l'Eglise ouvre devant nous toute grande la porte du ciel. Elle nous montre ces millions et ces millions d'âmes dont l'ensemble compose une sainteté sans lacune, toute resplendissante de ses mille feux, où toutes les vertus jettent leur éclat. Elle nous fait voir la sainteté comme une possibilité de tous les temps, de tous les pays, de tous les âges.

Non ! la sainteté n'est pas purement un tempérament qui s'accomplit, mais un idéal surnaturel fait de toutes les vertus que l'homme incarne avec la grâce de Dieu. Non ! la sainteté n'est pas un rêve irréalisable mais un but que nous devons atteindre comme des milliards d'autres y sont parvenus. Non ! la sainteté n'est pas une chimère contre laquelle nous échangeons les joies palpables de ce monde, mais le bonheur qui dépasse tous les autres et dédommagera surabondamment des sacrifices et des peines de la vie.

Un Français est fier au souvenir que son pays a produit un Bayard, un Guynemer, un Leclerc. Il est non seulement fier mais il se sent grandir à l'évocation de tous les héroïsmes, connus et inconnus, des 1.500.000 poilus qui ont sauvé sa patrie au cours de la première guerre mondiale. Un peu de même, un catholique est fier pour son Eglise du zèle d'un François Xavier, de la charité d'un Vincent de Paul, de la pureté et de la grâce d'une sainte Thérèse ; mais comme cela l'entraîne avec plus d'élan sur leurs pas de savoir que des millions et des millions d'êtres pareils à lui ont marché sur les mêmes routes, chacun suivant sa prédestination, et partagent aujourd'hui leur récompense dans la gloire de Dieu !

II. — *Fête de la consommation du salut*

La gloire de Dieu ! Elle est la fin suprême de la création et surtout des créatures pensantes et libres que nous sommes.

Dans son cycle liturgique, jour après jour, l'Eglise commémore l'anniversaire d'un des grands saints qui sont sa gloire ; mais la richesse de ce cycle liturgique est faite des points d'or des grands mystères de celui qui est son fondateur et son roi, N.-S. Jésus-Christ.

Et pourtant, le très pieux M. Olier, fondateur et premier supérieur de la communauté de St-Sulpice, qui forme le clergé dans tant de diocèses de France et même dans le nouveau monde, écrivait : « La fête de tous les saints me paraît plus grande, en quelque manière que celle de Pâques ou de l'Ascension, car c'est ce mystère qui rend Notre-Seigneur parfait ; car Jésus, comme chef, n'est parfait ni accompli, s'il n'est uni avec tous ses membres qui sont les siens. »

Cela peut paraître un paradoxe. N'est-ce pas de Pâques que nous disons qu'elle est la solennité des solennités ? Paradoxe en effet, mais seulement paradoxe, c'est-à-dire vérité qui n'a de l'erreur que les apparences.

Noël, le Vendredi Saint, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Royauté du Christ : grandes dates dans l'histoire du Christ et de notre salut. Mais simples étapes vers son achèvement. Où sa consommation éclate aux yeux, où se déploie son triomphe définitif, où s'allonge à perte de vue le défilé de la victoire, c'est en cette fête de la Toussaint que le Christ s'avance précédé du cortège interminable de tous les saints qu'il mène à son Père du ciel.

Ce n'est pas en vain qu'il est descendu parmi les hommes en se faisant l'un d'entre eux. Ce n'est pas inutilement qu'il a donné sa vie pour son troupeau ; il n'est pas un roi sans royaume. Maintenant que « cette foule immense que personne ne pourrait compter l'escorte », il mène avec lui dans le ciel les trophées de sa victoire, l'humanité qu'il a conquise, toutes les brebis rassemblées en une seule bergerie sous la houlette d'un seul pasteur. Le mot d'ordre chanté dans le ciel de Bethléem à sa venue parmi nous est maintenant accompli : il a donné gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté.

Comme dit très bien M. Olier, ce n'est pas seulement le Christ d'un jour que nous célébrons, le Christ naissant, le Christ souffrant, le Christ ressuscité ; ce n'est plus seulement le Christ tout seul même dans ses plus aimables ou ses plus glorieux mystères ; celui que nous célébrons à travers les saints — car le culte des saints s'achève en définitive dans le culte de Dieu — c'est le Christ parfait, le Christ accompli, le Christ total, lui et tous ses membres.

Et, en dernière analyse, c'est cela, plus que la pensée mêlée de nos morts, qui en fait pour notre foi une des grandes solennités de l'année où nous sommes invités à l'allégresse avec la même force qu'au jour de l'*Alleluia* pascal : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, chante l'*Introït* de la messe, en célébrant ce jour de fête en l'honneur de tous les saints, solennité dont les anges se réjouissent et louent le Fils de Dieu. »

* *

Pénétrons-nous aujourd'hui, m. f., de ces sentiments qui nous replacent sur le vrai plan sur lequel nous avons si souvent besoin de nous hausser, tant les préoccupations de la vie présente nous entraînent en bas.

La Toussaint nous montre en voie de pleine réalisation ce que nous demandons chaque jour à Dieu notre Père du ciel et qui devrait être le mot d'ordre toujours présent à notre pensée, de notre vie d'ici-bas.

Que votre nom soit sanctifié ! Dieu est sanctifié, glorifié dans son ciel par toutes ces âmes bienheureuses qui ont répondu à leur prédestination. Elles n'ont plus maintenant d'autre occupation que de le contempler, de l'adorer, de le chanter. Il est leur centre, leur unique et leur tout !

Que votre règne arrive ! Il est arrivé pour ces âmes. Elles l'avaient appelé sur la terre de leurs prières et cherché à travers bien des difficultés et des sacrifices. Elles l'ont rejoint et elles savent qu'il est un royaume bienheureux.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! Une fête de l'Eglise ne va jamais sans leçon. Pour procurer ici-bas la gloire de Dieu et mériter d'entrer un jour dans son royaume, il n'y a qu'un chemin, celui que Notre-Seigneur lui-même indiquait au jeune homme de l'Evangile : « Si tu veux entrer dans la vie éternelle, garde les commandements. » Il n'a pas été demandé aux saints que nous célébrons aujourd'hui que de faire au jour le jour la volonté de Dieu, de l'accomplir toujours mieux, avec plus de soumission et d'amour, de commencer sur la terre ce qui est leur occupation là-haut : que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Car, dans le temps et dans l'éternité, à Dieu seul gloire, louange et bénédiction !

POUR LE JOUR DES MORTS

LES SOUFFRANCES DU PURGATOIRE

Mes frères,

C'est un article de foi, défini au concile de Trente, que l'absolution du prêtre n'entraîne pas nécessairement la remise de toute la peine due au péché pardonné. Sans doute, la peine éternelle disparaît avec la faute, mais il reste encore, ordinairement du moins, une dette de peine temporelle à expier.

Cette dette doit être expiée soit en ce monde soit en l'autre, dans le purgatoire. En ce jour de la fête des morts, notre pensée, tout en se reportant avec affection vers ceux qui ne sont plus, doit s'efforcer de pénétrer les deux vérités qui constituent l'enseignement de l'Eglise sur le purgatoire : l'état d'expiation des âmes souffrantes, le soulagement que nous pouvons leur apporter.

I. — *Le Purgatoire, lieu de souffrances*

On dit assez communément que le purgatoire est un enfer moins l'éternité. Affirmation assez contestable car il existe une différence considérable entre l'enfer et le purgatoire, quant à la nature des peines, et quant à leur action sur les âmes.

La doctrine catholique est très ferme sur la nature des peines de l'enfer : la peine du dam, d'abord. L'âme est pour ainsi dire déchirée d'avec elle-même, portée qu'elle est naturellement vers Dieu, son bien suprême, d'une façon irrésistible et se retirant de lui dans l'effort constant de sa volonté pervertie. La peine du sens ensuite. Le réprouvé enchaîné par le feu de la vengeance divine, qui le contrarie et l'irrite dans les sources mêmes de son activité. — Sur la nature des peines du purgatoire, l'Eglise ne nous fournit aucun enseignement précis. Les saintes âmes souffrent, elles souffrent intensément, sans qu'on puisse parler de dam ou peut-être même de feu.

L'effet de ces peines sur les âmes est bien différent en enfer et au purgatoire. Le châtiment des damnés ne fait qu'accroître leur esprit de révolte et provoque en eux le désespoir, la haine et le blasphème : « Le caractère de l'enfer, nous dit Bossuet, c'est la peine sans la pénitence. Le caractère du purgatoire, c'est la peine avec la pénitence et ici le châtiment provoque l'humilité, le désir et l'amour de Dieu. »

Et si l'on veut parler de feu, disons avec Mgr d'Hulst que « les flammes du purgatoire, c'est, avant tout, le feu de l'amour jaloux. L'amour de Dieu se venge comme il convient à l'amour ; sa vengeance détruit, non l'objet aimé qui fut infidèle, mais son infidélité même et ainsi en le punissant, le purifie et le rend digne de l'amour. »

Ainsi, tandis qu'en enfer, c'est l'horreur du désespoir au purgatoire, c'est la joie de la certitude du salut. Les âmes y dorment, dit la liturgie, du sommeil de la paix. L'attente qu'elles doivent subir n'est mélangée d'aucune incertitude, d'aucune crainte.

Tandis qu'en enfer, c'est la haine et le blasphème, au purgatoire, c'est la joie de l'impeccabilité. Désormais les saintes âmes adhèrent à Dieu avec la fixité absolue qui est propre à la psychologie des esprits. Elles lui sont tellement attachées que ce qui pourrait les en détacher leur devient un objet d'horreur, et les souffrances qui les rapprochent de Dieu leur sont, malgré la douleur, un objet d'amoureuse complaisance.

II. — *Nous pouvons adoucir ces souffrances*

Ainsi donc, nous dit Ste Catherine de Gênes dans son admirable *Traité du Purgatoire*, « l'âme au purgatoire est partagée entre la plus grande joie et la plus grande douleur sans qu'aucun de ces deux sentiments affaiblisse l'autre. »

Nous avons peine à nous imaginer ce que peut être la souffrance au purgatoire. Nous manquons de terme de comparaison. De grands théologiens, S. Augustin et S. Thomas d'Aquin, affirment que la plus petite peine du purgatoire l'emporte encore sur la plus grande peine de cette vie. Il serait plus exact peut-être de dire avec S. Bonaventure que, pour le même péché, la plus petite peine au purgatoire est supérieure à l'expiation terrestre correspondante. Et cette rigueur relative se justifie par le mérite moindre des souffrances d'outre-tombe : la vie présente est le temps de la miséricorde et du pardon ; la vie future

est le temps du jugement, de la récompense ou de la punition.

Du moins, nous pouvons soulager les âmes du purgatoire. Toute la tradition catholique, depuis les temps les plus reculés, est formelle et montre qu'on a toujours prié pour les morts. « Souvenez-vous de moi au saint autel ». disait avant de mourir Ste Monique à son fils S. Augustin. A deux reprises le concile de Trente insiste sur les pieux suffrages des vivants, messes, prières, indulgences, aumônes, œuvres de piété, en faveur des trépassés. « Pieux suffrages », m. f. Le mot suffrage est employé à dessein. Il a sa signification particulière : nous offrons, nous présentons à Dieu nos actes de pieuse intervention, mais nous laissons à sa bonté, à sa sagesse, à sa justice, le soin de les appliquer aux défunts dans la mesure qui lui plaira.

Dans quelle mesure ? Qui pourrait le dire avec précision ! Sans doute, peut-on conjecturer, dans la mesure où les défunts auront pris soin eux-mêmes de se procurer nos suffrages, dans la mesure où eux-mêmes seront intervenus, pendant leur vie terrestre, en faveur de ceux qui les avaient précédés dans la tombe. Jésus-Christ ne nous a-t-il pas averti : « La mesure que vous aurez appliquée aux autres vous sera appliquée à vous-mêmes. »

* *

M. f., vous aimez vos morts, vous gardez fidèlement au fond de votre cœur le souvenir des êtres chers qui ne sont plus et vous êtes allés fleurir leurs tombes.

Mais il nous faut surtout prier. La prière pour les morts est utile ; elle peut être nécessaire. Le chrétien n'a pas seulement, comme tout homme de cœur, le culte *des* morts ; il doit avoir le culte *pour les* morts, en faveur de leur délivrance afin de hâter leur entrée au paradis. En intervenant près de Dieu pour les âmes du purgatoire, c'est pour vous que vous travaillez. Ce que vous aurez fait en leur faveur, sera fait un jour pour vous-mêmes. Songez-y et préparez dès maintenant la mesure qui vous sera appliquée...

C'est d'ailleurs un devoir : devoir de justice à l'égard des âmes que vous auriez pu porter jadis au péché et qui souffrent ainsi à cause de vous ; devoir de reconnaissance et d'amitié à l'égard de vos parents et de vos amis ; devoir de piété patriotique à l'égard des victimes de la guerre ; devoir de piété filiale à l'égard des prêtres, dont la responsabilité devant Dieu est si lourde...

Avec ferveur, redisons à Dieu la confiante prière de la liturgie : *Requiem æternam dona eis Domine.* Seigneur, donnez-leur le repos éternel et que votre lumière les éclaire perpétuellement. *Amen.*

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XXX

L'ACTION CATHOLIQUE ET L'ENFANCE ÉCOLIÈRE

Mes frères,

L'Action Catholique, éducatrice en nous de l'homme et du chrétien, prend, nous l'avons dit, sa large part dans la responsabilité qu'a l'Eglise de nous conduire à Dieu. Mais précisément, parce que l'Eglise a toujours eu ce souci, elle n'a pas attendu l'Ation Catholique pour développer en son sein les œuvres éducatrices les plus diverses. Et la naissance de l'Action Catholique n'en supprime ni l'existence ni la nécessité.

Le cas le plus visible à l'heure actuelle est celui de l'enseignement libre, pour lequel les énergies du monde chrétien sont mobilisées jusqu'à l'héroïsme. Il y a là, de la part de la hiérarchie faisant écho à l'Encyclique de S. S. Pie XI sur l'Education chrétienne, l'affirmation d'un droit qu'on ne peut laisser proscrire.

Comment l'Action Catholique va-t-elle combiner son action éducatrice avec celle de l'école ? Y a-t-il, pour l'une comme pour l'autre, des terrains d'éducation distincts et complémentaires, qui leur permettront d'harmoniser leur influence ? C'est à ce problème que nous voudrions consacrer ce présent entretien.

I. — *L'Enfant et l'Ecole*

Pour pouvoir répondre à la question qui nous est posée, il faut d'abord la situer en termes clairs.

Que représente l'école ; pour l'enfant ? Une *part extrêmement importante de sa vie.* Nous n'avons qu'à rappeler à notre souvenir l'émotion qui nous a saisis, le jour où, pour la première fois, nous avons quitté le foyer paternel et la présence habituelle de notre mère, pour aller nous mêler à la foule de nos petits camarades, sous la direction d'un maître.

Le premier souci de l'école est d'*instruire,* certes, et nous n'avons pas à le minimiser. Pour pouvoir tenir sa place dans la vie, l'enfant a besoin d'acquérir un certain nombre de notions élémentaires, de meubler sa mémoire et de former son intelligence. Tout cela est entré dans nos mœurs, se traduit par une loi sur l'instruction obligatoire, se sanctionne, pour tous ceux qui ne peuvent aller plus loin, par ce certificat d'études que nous avons affronté nous aussi. Dans la société, l'homme qui ne sait actuellement ni lire, ni écrire, ni compter, est un déclassé, un raté.

Mais il est impossible de séparer ce souci de l'instruction de celui de l'*éducation.* Tout autant que d'une science pratique, l'enfant a besoin d'une science *morale,* et d'un comportement, d'habitudes de vie en rapport avec cette science. Le maître lui apprendra quelles règles président aux rapports des hommes entre eux, lui vantera le *travail,* la *loyauté,* le *dévouement au bien commun,* la *maîtrise de soi.* Il essayera, dès la plus tendre enfance, de faire *pratiquer* à l'enfant ces vertus élémentaires en les mettant dans sa vie d'écolier. Importance considérable de cette première formation ! Que d'hommes ne rencontrons-nous pas qui restent lamentablement au dessous de ce qu'ils devraient être, parce que cette première influence a été pour eux insuffisante ou nulle !

Et c'est bien parce que cette première éducation commande toute la vie de l'homme, que l'Eglise ne peut se contenter d'*ajouter à l'école un catéchisme,* et qu'elle demande que l'*école elle-même,* et son action sur l'enfant, soit *imprégnée de surnaturel.* On ne fait pas un chrétien en ajoutant à l'homme un supplément de croyances ou de pratiques : c'est d'un seul mouvement que l'un et l'autre se construisent en nous.

II. — *Ecole et écoles*

Et voici que nous rencontrons le premier des grands problèmes qui se posent à l'Eglise de notre temps. Malgré l'admirable développement de l'Enseignement libre, disons : de l'Enseignement chrétien, une foule d'enfants lui reste, en fait, étranger. Pour des rai-

sons diverses qu'il n'est pas de notre propos de juger ici (insuffisance d'esprit chrétien chez les parents, modicité des ressources, proximité de l'école neutre, etc.), toute leur enfance va se dérouler dans une ambiance volontairement silencieuse sur les grands problèmes de notre destinée.

Nous ne nions pas, et même nous admirons, au contraire, le dévouement, la science et la conscience pédagogique des maîtres de l'enseignement public. Il y a chez eux un véritable amour de l'enfant et un réel souci d'éducation. Mais les conditions mêmes dans lesquelles s'exerce leur action leur interdisent de faire déboucher cette éducation sur le plan supérieur de la foi. Tout ce que nous pouvons leur demander — et c'est déjà beaucoup — c'est d'observer une laïcité, une neutralité, qui ne se ferment pas sur elles-mêmes, et laissent une porte ouverte au surnaturel, à la révélation ; c'est d'être surtout, lorsqu'ils sont en face d'enfants chrétiens, extrêmement respectueux de leurs croyances.

Il y a des chrétiens dans l'enseignement d'Etat ? Oui, nous le savons. Et ces maîtres-là, par leur sincérité, par la droiture et l'excellence de leur vie, peuvent poser — en fait, posent souvent — à leurs élèves incroyants ou tièdes, le problème d'une vie plus haute que celle qu'ils connaissent. Il pourra même leur arriver — et la laïcité n'en serait aucunement atteinte — de faire un jour ou l'autre, en pleine classe, devant une question qu'on ne peut éluder, profession publique de leur foi. Mais ce ne sera qu'*accidentellement,* et leur action journalière ne pourra être qu'un appel extrêmement discret à la vie divine. Ils ne pourront pas créer cette *atmosphère baignée largement et librement de surnatuel* que donnent nos écoles chrétiennes.

Même pour celles-ci, un problème peut se poser. Il y a l'idéal et il y a la réalité. Les difficultés financières, d'autres circonstances, peuvent faire qu'on ne trouve pas toujours un personnel éducateur qui soit pleinement à la hauteur de sa tâche. Par ailleurs, le maître ne fait pas tout dans sa classe. Il y a comme une *mentalité diffuse* faite de la moyenne des élèves, et avec laquelle il doit composer. Que d'éducateurs excellents souffrent et se plaignent de la lourdeur, du matérialisme, de certains milieux, de certains pays, de certaines générations d'enfants ! S'ils sont jaloux de leur autorité, ils voudront malgré tout essayer d'agir en restant seuls, mais ils s'y épuiseront et s'aigriront. S'ils désirent avant tout le bien des enfants qui leur sont confiés, ils accueilleront avec enthousiasme tout ce qui pourra compléter leur œuvre. C'est là qu'ils rencontreront l'Action Catholique.

III. — *L'Action Catholique dans l'école*

L'éducation reçue à l'école s'exerce, en effet, uniquement par voie d'*autorité.* Le maître *enseigne* les principes de la morale, *exhorte* les élèves à la pratiquer, *réprimande, encourage, punit* ou *récompense* suivant les cas. Mais il est et reste le *maître,* l'adulte qui *commande* et impose sa conception de l'univers.

Il n'y a rien là que de normal. L'enfant — c'est sa caractéristique — est un *éducable,* c'est-à-dire qu'il ne peut développer les richesses qu'il a en lui que si un autre l'y provoque, et, parfois, l'y oblige. Chrétiens, continuons à croire fermement à cette vérité élémentaire, et ne tombons pas dans l'utopie d'un Rousseau, qui croyait que la nature seule ferait de grandes choses, plus belles que n'en produit l'éducation.

Mais, sans nier l'influence prépondérante du maître, nous pouvons nous demander si elle ne produirait pas des fruits plus abondants si elle trouvait, en face d'elle, une *réponse,* une *collaboration libre* de l'enfant.

Or, nous retrouvons là une des découvertes fondamentales de l'Action Catholique, celle que Pie XI a nommé l'*action du semblable sur le semblable* dans « *Quadragesimo Anno* ».

On n'ignorait pas cette influence dans les milieux éducatifs, et tous les maîtres dignes de ce nom essayaient de développer l'influence des bons élèves sur leurs camarades, prêchant le bon exemple, s'appuyant sur les meilleurs. Mais le propre de l'Action Catholique est d'avoir fait de cette action réciproque le *fondement même de sa méthode,* l'étudiant avec soin, l'*organisant* en quelque sorte.

Qui ne voit l'admirable résultat que peut produire le groupement de quelques enfants, parmi les meilleurs, qui régulièrement se réunissent pour penser en commun, sous le regard du bon Dieu, leur vie d'écoliers ? Ce qui leur était imposé, ils en voient le bien-fondé. Librement, ils s'y donnent, cherchent à entraîner dans cette voie leurs camarades, ont l'air de tout remettre en question, mais, en réalité, redécouvrent eux-mêmes le sens profond des efforts qui leur sont demandés.

Et quand bien même il arriverait parfois que, sur tel ou tel point de détail, leur esprit critique s'exerce pour suggérer une orientation légèrement différente, y a-t-il lieu de crier au mépris de l'autorité ou à la perte de toute discipline ? Souvent, on devra reconnaître que tout n'est pas faux dans ce qu'ils avancent. Et, même si c'était un peu naïf, le fait qu'ils prennent à cœur eux-mêmes leur vie d'écoliers ne vaut-il pas quelques maladresses ?

Ainsi, plus apparent dans l'enseignement neutre que donne l'Etat, mais tout aussi réel dans l'enseignement libre, le rôle de l'Action Catholique auprès des enfants en âge d'être à l'école, et *dans leur vie même d'écoliers* apparaît très utile. C'est un complément heureux, qui ne supprime rien de ce qui vient du maître par voie d'autorité, qui renforce souvent cette autorité, qui, surtout, fait entrer librement et joyeusement l'éduqué lui-même dans le jeu de sa formation.

* *

Qui doit être l'animateur et le conseiller de cette action catholique ? S'il s'agit d'une école neutre, le problème est clair et ne fait pas de difficulté : ce sera forcément en dehors d'elle que se trouvera cet animateur, à qui il faudra seulement demander d'être très respectueux de l'autorité dont dépendent les enfants, afin de ne jamais l'entraver dans sa tâche.

S'il s'agit d'un enseignement chrétien ? L'éducateur, dans ce cas n'aimera guère qu'un étranger à l'école s'immisce dans des problèmes qu'il connaît mal. Par ailleurs, si c'est cet éducateur lui-même qui se dédouble en quelque sorte, et, de maître qui commande, devient à d'autres moments le conseiller qui insinue, l'écolier aura l'impression de tourner en rond, et risquera de n'être pas toujours en confiance. Cas d'espèce, à juger suivant les possibilités. Mais il faudra toujours se souvenir que c'est le *bien de l'enfant* qui commande, et l'opiniâtre souci de réussir cette grande œuvre qu'est son éducation.

Devant cela, toutes nos susceptibilités, toutes les poussées de vanité ou d'orgueil doivent s'évanouir comme fumée au vent.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

XXVI

« LE TROISIÈME JOUR, EST RESSUSCITÉ DES MORTS »

Le trait dominant de la religion chrétienne, c'est qu'elle nous montre Dieu s'introduisant corporellement, pour ainsi dire, dans la trame de l'histoire des hommes : « *Le Verbe s'est fait chair !* » Ainsi il est devenu visible pour nous, sensible à nos cœurs.

Newman, dans un de ses discours à l'Université d'Oxford, avant sa conversion, avait noté la grandeur de ce fait :

« Ainsi donc, disait-il, tandis que la religion naturelle ne laissait pas de pourvoir à tous les sentiments religieux les plus profonds et les plus vrais, elle ne présentait pourtant aucune *histoire tangible* de la divinité, aucun trait de son caractère personnel — si nous pouvons ainsi parler sans irrévérence — et dès lors elle manquait de cet excitant efficace de toute action, d'un point de départ et de ralliement, d'un objet sur lequel les affections pussent se fixer et les énergies se concentrer » *(Oxford University Sermons*, p. 23).

Tous ces traits de notre *Credo :* né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, est mort, a été enseveli, est ressuscité le troisième jour, font donc partie de l'histoire des hommes, mais ils en sont le centre divin, le soleil lumineux, dans lequel tous les détails de nos existences à nous prennent leur relief, leur couleur, leur signification éternelle.

Il faut donc, en chacun des faits de la vie du Christ, rechercher l'*universel*.

Bossuet a dit cela avec profondeur :

« Il y a cette différence entre la mort des autres hommes et celle de Jésus-Christ, que celle des autres hommes est singulière, et celle de Jésus-Christ est universelle. »

Et il cite S. Léon :

« Mais comme il est le seul en qui tous les hommes soient crucifiés, en qui tous les hommes sont morts, ensevelis, il est aussi le seul en qui tous les hommes sont ressuscités » (Bossuet, *Troisième Sermon pour le Jour de Pâques*, exorde).

Nous allons donc rechercher la signification *universelle* de la résurrection du Christ. Mais d'abord 1° établir le fait, — puis 2° en montrer les conséquences immenses.

I. — *Le fait de la résurrection*

a) Jésus-Christ a révélé l'importance qu'il attachait à ce fait, en l'annonçant d'avance, en posant pour ainsi dire les conditions mêmes de sa propre véracité, comme s'il disait : « Si je ne ressuscite pas, le troisième jour après ma mort, je vous tiens quittes de croire en moi. Ma résurrection sera le sceau de la vérité divine de ma mission. »

b) Cette prédiction de sa résurrection a pris des formes diverses : aux Juifs, après avoir chassé les vendeurs du Temple, il dit : « Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours. » Parole énigmatique mais que ses disciples comprirent plur tard : « Mais lui, dit S. Jean, il parlait du temple de son corps. Lors donc il fut ressuscité des morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela et ils crurent à l'Ecriture et à la parole que Jésus avait dite » (Jo., II, 19-22).

De même, Jésus s'applique à lui-même la prophétie de Jonas, et annonce qu'il restera trois jours dans le sein de la terre, et il précise que ce sera le « signe » par excellence :

« Cette race méchante et adultère demande un signe, et il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui du prophète Jonas » (Mat., XII, 40).

Enfin, à ses apôtres, le Christ avait parlé catégoriquement :

« Alors il commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'Homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté par les Anciens, les Princes des Prêtres et les Scribes, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât trois jours après » (Marc, VIII, 31).

c) Le fait de cette prédiction était si connu que les Sanhédrites dirent à Pilate : « Ce séducteur a dit, de son vivant : je ressusciterai au bout de trois jours » (Mat., XXVII, 63). Et pour empêcher le miracle de s'accomplir ils mettent les scellés sur le tombeau.

Par là, du reste, ils n'ont fait que rendre plus authentique le fait de la résurrection.

d) Les preuves en sont les suivantes :

1° Le tombeau vide, c'est-à-dire l'inexplicable disparition du corps du Christ gardé par des soldats, et mis sous scellés ;

2° La complète impuissance des autorités juives en face du fait, alors que les lois punissaient sévèrement la violation d'une tombe : ces autorités font courir le bruit que les disciples ont enlevé le corps, durant le sommeil des soldats, mais ne font ni enquête, ni procès juridique, sachant que c'était chose vaine ;

3° Les apparitions aux saintes femmes et aux apôtres, engendrant chez eux une conviction *forcée*, nullement *spontanée*, mais contrainte par la vérité du fait, et comme à regret, mais une conviction désormais si forte, si résolue, si invincible, qu'elle s'affirme à Jérusalem, au lieu même de la crucifixion et de la sépulture, 50 jours après l'événement, sans redouter aucune contradiction des innombrables témoins de ce qui s'était passé, et qu'elle persévère durant des vies entières, jusqu'à la mort des apôtres, jusqu'au sang versé, sans le moindre fléchissement, la moindre hésitation, et avec une puissance conquérante de persuasion merveilleuse.

Tout cela contribue à faire de la résurrection du Christ le *fait dominant* de sa venue parmi nous.

Rien d'étonnant, dès lors, que les conséquences de ce fait aient été en quelques sortes infinies.

II. — *Conséquences de la résurrection*

a) Quand on considère le peu de temps que Jésus est resté au tombeau, on voit bien que tout cela n'a été qu'une sorte de *mise en scène*, pour signifier et produire de très grandes choses.

S. Léon dit en effet :

« La résurrection du Sauveur n'a pas laissé longtemps son âme aux enfers, ni son corps au sépulcre et le retour à la vie de sa chair sans corruption fut si prompte qu'il y eut là plutôt l'image d'un sommeil que de la mort, parce que la divinité, qui ne cesse d'être unie aux deux éléments de la nature humaine qu'elle avait revêtue, les rassembla de nouveau, par sa toute-puissance » (Sermon 71, 2, *P. L.*, LIV, 387).

Il est évident que celui qui était capable de ressusciter le troisième jour, était également capable d'éviter la mort. Il s'ensuit donc que la mort et la résurrection ont un sens profond, un sens voulu *pour nous*. Elles font partie de l'*enseignement évangélique*.